

Hunter: extraits de presse

D'une manière réussie, elle joue sur la sympathie et l'empathie du public, qui sait très bien qui il a devant lui : l'une des grandes figures de la danse contemporaine.

Deutschlandradio Kultur, Elisabeth Nehring, 26.03.2014

Le jeu des muscles, la perfection temporelle : tout cela est empreint d'une passion à couper le souffle et en même temps d'une pureté clinique. C'est une étude de l'essence même du corps. Meg Stuart possède une incroyable intuition de la temporalité du mouvement. (...) « Hunter » est une pièce qu'il faut revoir encore et encore.

Deutschlandfunk, Franziska Buhre, 27.03.2014

La mémoire corporelle individuelle, difficile à partager avec les autres, est pour Meg Stuart un point de départ dans sa quête de l'espoir, de la solidarité et des utopies. On peut affirmer à plusieurs égards que « Hunter » est un grand spectacle, proche de l'« œuvre d'art totale ». (...) C'est une soirée très spéciale, un véritable cadeau.

Die Deutsche Bühne, Anna Volkland, 27.03.2014

« Hunter » est une quête et une mise à l'épreuve de soi ; c'est très probablement l'œuvre la plus personnelle de la chorégraphe. À travers les déformations et décalages permanents du corps, elle démontre une fois de plus combien celui-ci est éloquent.

Tagesspiegel, Sandra Luzina, 28.03.2014

Cette performance, qui associe la danse, le théâtre, l'installation, l'art plastique et la projection vidéo, est merveilleusement réussie. Ce regard sur l'univers – fascinant – de Meg Stuart la révèle dansant au-dessus de l'abîme.

Kulturradio rbb, 29.03.2014

La lumière (Jan Maertens), le son (Vincent Malstaf), la scénographie (Barbara Ehnes) et la vidéo (Chris Kondek) créent un espace que l'on ne perçoit pas comme un lieu isolé, mais comme une parcelle du monde composée de circonstances personnelles et d'événements d'ordre général. De temps en temps, des objets, dont une feuille d'une matière qui change de couleur en fonction de la lumière, s'y associent à la danseuse pour devenir une installation en mouvement.

Taz, Katrin Bettina Müller, 28.03.2014

Chasseur de palimpsestes

Mouvement.net, Lauriane Schulz, 11.02.2015

Du 4 au 7 février dernier, les « spectacles vivants » du Centre Pompidou ont présenté *Hunter*, premier solo de la chorégraphe et danseuse américaine Meg Stuart. Retour sur une pièce éclectique et dense, où l'artiste creuse la mémoire de son propre corps en multipliant les modes d'expression.

C'est une première pour Meg Stuart. Celle qui a fondé la compagnie Damaged Goods en 1994 et que l'on connaît pour ses créations d'envergure – *VIOLET* (2011), *Built to Last* (2012), *Sketches/Notebook* (2013), pour ne citer ici que les plus récentes –, apparaît enfin seule sur scène, sous les projecteurs d'une histoire : la sienne.

D'emblée, *Hunter* s'épanche dans une **scénographie savoureuse**, tant par la dimension plastique des matériaux utilisés (bois, feutre, plexiglas) que par l'éclairage soigneusement orchestré. L'œil spectateur ricoche d'un bout à l'autre de la scène : en dehors de l'estrade où se déplace principalement la chorégraphe se dressent trois écrans, sur lesquels sont projetés, souvent de façon alternée, toujours furtivement, des images et bribes de films, en couleurs ou noir et blanc. Une table et une chaise, un banc, une construction précaire à l'apparence d'un chapiteau (voire, pourquoi pas, d'un radeau) complètent le tableau.

Fil conducteur du travail de Meg Stuart, l'articulation de la danse et des arts visuels est une fois de plus au rendez-vous, tout comme l'importance accordée au son. Bruitages confus, ambiances électroniques, trames musicales variées, effets de rembobinage accéléré, rires, voix et murmures s'entremêlent selon différents degrés d'intensité, de l'à peine audible à l'assourdissant. La bande-son, jusqu'en sa matière la plus brute, est élément structurant, au même titre que le silence.

La mémoire, corps-pellicule

Dans cet espace traversé d'images (visages, anciennes photos de famille, paysages), mais aussi puissamment tactile et sonore, tout semble tendre vers un seul effort : travailler la mémoire. Celle du corps. Une mémoire stratifiée, contorsionnée, que l'artiste cherche à faire éclore. Pendant près d'une heure, l'énergie déborde : secoué par des forces obscures et invisibles, pris de spasmes, tordu, saccadé, propulsé, roulé par terre, ou tout simplement tâté et déroulé, immobile, découvert, le corps se rappelle. Il devient réservoir de sensations, Mnémosyne revisitée, plongée dans une archéologie du souvenir et de l'intériorité. Avec *Hunter*, Meg Stuart parvient à révéler cet espace où corps et esprit se trouvent inextricablement imbriqués, et à réveiller, charnellement, un vécu singulier.

Après cette séquence intensément rythmée, nourrie d'actions hétérogènes – jeu du corps contre une plaque de plexiglas aux reflets fluorescents ; accoutrements de l'artiste, qui enfle une robe patchwork ou s'enveloppe d'une longue perruque blonde –, la chorégraphe ouvre un deuxième volet laissant place à la parole, dans un registre plus léger. Sur une musique d'ambiance jazzy, Meg Stuart évoque pêle-mêle des souvenirs d'enfance, sa conception de l'art, son rapport à la mémoire, quelques futilités. Si l'humour est bien présent et le personnage attachant, la pièce voit glisser la subtilité et la puissance d'une performance déjà bien meublée vers l'anecdotique et la surenchère, prenant le risque de s'essouffler.

Ces quelques lourdeurs sont balayées par un troisième et dernier acte qui tient le spectateur en haleine jusqu'à l'extinction des projecteurs. Reliant le chant au cri, la danse à la transe, l'artiste finit par plonger dans une mise en abîme où son corps se fond parmi les écrans démultipliés.

Hunter de Meg Stuart a été présenté du 4 au 7 février au Centre Pompidou.